

# PÈRES ET FILS



HOWARD CUNNELL

# PÈRES ET FILS

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Stéphane Roques

BUCHET • CHASTEL

Titre original :  
*Fathers and Sons*  
Picador, 2017  
© Howard Cunnell 2017

*Et pour la traduction française*  
© Libella, 2019  
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-03080-6

*Pour Paul*



« Souvent il m'est permis de retourner dans  
une prairie  
comme si ce lieu était une création de l'esprit  
qui ne m'appartient pas, mais a été créé,  
qui m'appartient, il est si près du cœur. »

Robert DUNCAN, *Souvent il m'est permis de  
retourner dans  
une prairie*





*Brixton, Londres, 2003*

Jay court.

Les longs rubans de ses cheveux bruns ondulent derrière elle. Che et Krystian tentent de lui arracher le ballon, mais ma fille tient bon malgré la charge des garçons, qui la prennent en tenaille. Jay s'engouffre dans la brèche et tire fort à ras de terre. Le ballon racle le béton et fait voler les feuilles mortes dans les cages improvisées.

Elle a sept ans. À quoi pense-t-elle, en courant à toutes jambes ? Remarque-t-elle les immeubles hauts qui l'enserrent – le contour flou des balustrades en fer forgé, des coursives et de l'arche des appartements sur cour qui semblent se mouvoir à ses côtés – ou bien la certitude de sa maison, sa présence intangible, expliquent-elles qu'elle ne la voit plus, n'y prête plus attention, est si sûre de sa permanence qu'elle en devient imperturbable ? Sereine. Libre. Je l'espère, c'est ce que je veux pour elle.

Les points cardinaux sont immuables, ils ne changent pas. On ne pense pas à eux, jusqu'au jour où l'on perd son chemin.

Dans le soleil d'automne – fauve, voilé, vaguement teinté de froid – les chats dorment dans les coursives, où leurs pattes

et leurs queues tachetées et remuantes dépassent des barreaux de la balustrade.

Il faut que j'annonce à Jay que je ne suis pas son père biologique.

Je veux lui donner encore un peu de temps avant de lui dire toute la vérité, avant de la priver pour toujours de cette certitude. Ainsi allait le monde, Jay, mais ça a changé. J'ai peur, en lui enlevant son papa, qu'un trou noir ne le remplace dans son cœur, là où aujourd'hui grandit son amour pour moi.

Ce sont des choses qui arrivent, quand on ne sait pas qui on est. Si on laisse faire, l'histoire de notre vie se résume à la part manquante, non à la présente. Il faut que j'invente une nouvelle histoire – de toute urgence. Je ne peux plus repousser le moment de l'annoncer à Jay.

Elle court au soleil, non loin de l'endroit où je me tiens et la regarde, Che et Krystian sur ses talons. Les garçons l'adorent, mais c'est compliqué. C'est leur copine, elle fait partie de la bande, c'est la meilleure au foot, même si Krys refuse de l'admettre. C'est elle qui court le plus vite, qui les bat à chaque match, mais c'est une fille, aux longs cheveux qui lui tombent sous la taille, au beau visage cuivré en forme de cœur et aux lèvres rouge vif. Les garçons l'adorent, même si elle les sème et les bat, une fois de plus. Ma fille, avec sa force et la souplesse de sa foulée, est pleine de grâce.

Parfois Che et Krystian veulent parler entre garçons et l'excluent, ou arrangent une rencontre secrète. Dans ces moments-là, Jay va s'asseoir toute seule au sommet du petit fort, dans le jardin de la résidence, et joue à la Gameboy. Elle ne veut pas être différente d'eux et ne pense pas l'être, mais

les garçons ressentent une différence. Il y a des choses qu'ils ne font pas ou ne peuvent pas dire devant elle.

Je me pose des questions, à ce propos. Sur sa façon de dominer les garçons. Si elle en était un, ce serait elle le chef, mais quand Krys vient l'appeler – lui, le petit Polonais râblé aux cheveux longs qui fait une tête de moins que Jay –, on voit bien à sa façon de la dévisager que sa beauté l'impressionne et le trouble. Je ne crois pas qu'il comprenne vraiment ce qu'il est censé éprouver. L'arche devant notre porte d'entrée, au rez-de-chaussée, donne directement sur le jardin. Je suis sous l'arche qui est toujours à l'ombre, et je regarde Jay courir. Je pourrais passer des heures à la regarder, mais il est temps qu'elle rentre prendre un bain avec Rose, sa petite sœur.

Je bondis et l'attrape par la taille, la soulève et la fais tourner. Elle pousse un cri de joie. Elle adore se battre contre moi. Elle aime bien mesurer sa force – pour se tester et me tester. Je sais qu'elle croit que chaque combat contre moi la rapproche du jour où elle me battra. C'est un tel plaisir de la tenir et de la regarder.

Elle se débat pour se libérer et je resserre mon étreinte. Je respire son odeur de petit animal. Je l'embrasse dans le cou, j'appuie les lèvres contre ses cheveux et sa peau chaude, je souffle fort pour faire un bruit de pet.

Beurk ! Lâche-moi, papa !

Elle est forte, a de longues jambes aux muscles saillants et des bras noueux. C'est tout ce que je peux faire pour la serrer contre moi. Elle veut rejoindre Che et Krystian pour continuer le match.

Je la serre encore plus fort et elle fait mine de me mordre, referme la mâchoire sur moi, mime un zombie.

Elle est essoufflée.

Ne bouge pas, Jay.

Elle a des dessins partout sur les bras. Des dauphins et des poignards (Il y a aussi des dauphins sur son T-shirt). Les poches de son jean sont bourrées de cartes Pokémon.

Si je ne le fais pas tout de suite, ce sera impossible à démêler plus tard – et sans doute dix fois pire.

Lâche-moi, papa !

Je la soulève et la retourne, tête en bas. Une carte de Pikachu tombe de sa poche. Elle crie et tend le bras pour l'attraper, mais je la tiens si haut qu'elle n'y arrive pas. Ses cheveux brillants cascaden jusqu'au sol. Je fais mine de la taper avec le dos en plastique de la brosse à cheveux, la remets à l'endroit. Sa chevelure lui couvre le visage, elle n'arrête pas de rire. Elle écarte le rideau de ses cheveux et me tire la langue, pousse un hurlement et referme le rideau.

Elle me fait face, toute voûtée, bras levés comme un monstre, à la fois essoufflée et hilare.

Allez, Petit Ours, lui dis-je, il faut vraiment qu'on le fasse.

L'inflexion de ma voix retient toute son attention.

Oui mon capitaine ! dit-elle.

Elle se met au garde-à-vous, bras collés au corps. Elle tente de garder son sérieux.

Je pose la main sur sa poitrine pour qu'elle reste immobile. Son cœur bat la chamade. Je passe les doigts de mon autre main dans ses cheveux, à la recherche des plus gros nœuds. Quand j'en trouve un, je tente délicatement de le dénouer avec mes doigts, puis de lui brosser les cheveux.

Jay se retient de crier chaque fois que je tombe sur un nœud. Quand c'est sa mère qui le fait, Jay crie comme une enragée. Avec moi, elle essaie d'être un bon soldat. Surtout,

elle sait que les garçons, qui font semblant de ne pas regarder, la chambreront si elle en fait tout un plat.

Elle s'écarte de moi jusqu'à se plier en deux.

Elle trace des formes d'animaux avec les doigts, puis se retourne pour m'attaquer.

Bon, maintenant ne bouge plus, Petit Ours.

Je commence à lui brosser les cheveux. Du haut de son crâne, je tire sur la brosse vers le bas, jusque sous la taille. L'électricité statique fait friser ses cheveux, et des filaments rebelles sont illuminés par la douceur des derniers rayons du soleil. Elle se tait, trace du doigt le contour de mes tatouages sur les bras qui la retiennent. Je fredonne en passant la brosse dans ses cheveux, encore et encore.

C'est une gamine. Elle est habituée à ce qu'on lui dise quoi faire, à ce que sa vie soit mise entre parenthèses et sous contrôle. J'espère et je sens que ça l'apaise de se faire brosser les cheveux par son père, mais elle est surtout impatiente que je la libère.

Je pense au poème de Gary Snyder, « Manches de hache ». Snyder apprend à son fils, Kai, comment sculpter le bois pour lui donner la forme d'un manche de hache. Regarde, dit le poète au garçon, on va sculpter le manche en nous inspirant du manche de la hache qui nous sert à couper du bois. Snyder se souvient d'un proverbe chinois, vieux de plusieurs siècles : Quand on fabrique un manche de hache, le modèle n'est jamais très loin.

Sculpté et sculpteur, quel type de hache suis-je ?

Che et Krystian continuent de jouer, mais le cœur n'y est plus. Ils se chamaillent pour savoir à qui vient le tour de jouer le goal. Ils ont besoin de leur Jay, surtout Krys.

Soigneusement, je sépare les cheveux de Jay en trois parts à peu près égales. Je pose une mèche sur chacune de ses étroites épaules. La mèche centrale pend dans son dos. Elle est trop fine, je prends des cheveux à l'extérieur jusqu'à ce que les mèches me semblent d'égale épaisseur. Je me remets à les brosser, Jay soupire, légèrement découragée.

Encore un effort, lui dis-je, ce ne sera plus très long.

Jay soulève lentement sa jambe gauche et la garde en l'air, lève les bras, qu'elle garde en l'air, les mains jointes pointées vers le bas. Elle pousse un piaaillement.

Une grue ? dis-je, lui tressant les cheveux, serrant les tresses les uns contre les autres.

Ha, dit-elle à voix basse, bon petit papa.

Elle gonfle les joues. Sort le ventre. Fait des oreilles avec ses poings fermés et les met sur la tempe. Elle grogne.

Un ours ?

Bien sûr, dit-elle.

C'est là – tandis que son cœur bat fort contre ma main – que Jay, en plus de tout ce qu'elle est par ailleurs, me donne plus que tout l'impression d'être un cadeau.

Je me dis en brossant les cheveux de Jay qu'en l'absence de liens du sang, la force ou tout ce qui fait la connexion entre nous reposera toujours sur l'amour et rien que sur l'amour. L'amour que je donne à Jay, à ses deux sœurs et à leur mère me sera toujours rendu au centuple.

Cette hache qui sculpte, c'est l'amour.

*Eastbourne, Sussex de l'Est, 1970*

Sur le chemin de la plage, à travers une galaxie d'étoiles de jour.

Maman, brunie par le soleil, porte un chemisier d'étamine blanc et une jupe en jean délavé. Elle n'a pas plus d'une vingtaine d'années, mais son corps menu de petit garçon lui donne l'air encore plus juvénile. Elle pourrait être notre sœur. Luke et moi portons un T-shirt d'une propreté étincelante, un short et des sandales. J'ai cinq ou six ans. Luke a trois ans de plus que moi. L'été fait ressortir la rousseur de nos cheveux. Une onde châtain caresse les épaules de maman. J'ai des cheveux de cuivre, comme un penny flambant neuf. Luke a du feu plein la tête.

Le soleil levant frappe les maisons devant lesquelles nous passons, où les fenêtres ne sont plus des objets tridimensionnels solidement contenus dans les lignes droites de leur encadrement, mais des éclats étoilés de lumière éparse.

Tôt le matin à Eastbourne, sur la côte Sud. Nous sommes dans le Sussex depuis plusieurs générations, ouvriers travaillant la terre ou domestiques. Le papa de maman était soldat.

Maman s'est fait la malle à seize ans, mais elle est revenue, avec ses deux petits garçons.

C'est une ville réactionnaire. Les gens ont tôt fait de juger. Maman est toujours tirée à quatre épingles. Chic – sa vie est comme ça, désormais, avant même d'avoir vraiment commencé, mais elle a lu des romans russes et a vu Sammy Davis danser au Talk of the Town. Nous sommes des garçons propres, polis, bien habillés, et pourtant, dans cette ville, des gens qui ne nous connaissent pas croient pouvoir s'immiscer.

Pour se rendre à la plage depuis Churchdale Place – l'impasse où nous habitons – il faut prendre à gauche dans Churchdale Road et marcher en direction du sud. Si on prend à droite, on tombe vite sur des friches – des terrains vagues – où je creuse des cachettes et pars à la chasse aux couleuvres vert olive. Le plus souvent j'y vais seul, parfois avec Luke – qui garde ses couleuvres dans des boîtes en carton dans notre chambre. Il l'a fait au moins une fois, ça, j'en suis sûr, même s'il ne s'en souvient pas. Je me souviens aussi d'un oiseau terrifié, tellement couvert de suie qu'on ne pouvait même pas dire à quelle espèce il appartenait, arrivé dans notre chambre par la cheminée hors d'usage (comment avait-il fait pour se retrouver coincé là-dedans, et pour dégingoler, cet oiseau ?), de la suie noire qui tombait en pluie pendant qu'il se débattait pour trouver une issue, mais Luke ne s'en souvient pas. Je m'en souviens pas, il me dit, ou, tu te trompes, ça s'est pas passé comme ça. Les traces noires sur les murs et par terre. Maman qui finit par faire sortir l'oiseau par la fenêtre.



Une petite caravane de nuages dérive vers le sud, éclairée d'en bas par le soleil levant.

Luke voit-il les novas de lumière que furent jadis les fenêtres de ces maisons devant lesquelles nous passons pour aller à la plage ? Mon frère marche devant. Il nous protège. Cet hiver, nous avons regardé *Le Dernier des Mohicans* et Luke est Chingachgook, il arpente la forêt sans bruit et sans peur.

Passée la friche parsemée de fleurs sauvages et jonchée de rebuts, il y a les rails du chemin de fer. Le soir, j'écoute s'ébranler les trains pour Londres, la ville fabuleuse où maman habitait avec papa et Luke avant que papa ne la quitte et que maman ne soit obligée de revenir. J'écoute le clic-clac finissant du dernier train et pense à mon père. Dans l'obscurité, je suis allongé les yeux ouverts dans les draps propres, au son du train en partance qui décroît jusqu'au silence, terrifié de me sentir si mal à cause d'une personne qui n'existe pas. Mes petites mains se changent en poings quand j'entends le mot « papa ».

Maman porte les affaires de plage. Elle est si jeune, mais n'oublie jamais rien. Elle dit que c'est parce qu'elle est entraînée comme à l'armée. Un déjeuner soigneusement emballé. De la crème solaire. Une couverture grise de l'armée ourlée de laine rouge. La couverture de l'armée appartenait à son père, et elle est idéale pour la plage parce qu'elle est tellement lissée par l'usure que le sable en tombe immédiatement quand on la secoue à la fin de la journée. Un livre – de la bibliothèque, en général. Les livres neufs sont trop chers. Elle lit dès que possible.

Luke et moi portons des serviettes roulées, notre maillot de bain enveloppé à l'intérieur. Luke porte le ballon de foot en plastique (aux hexagones noirs et blancs).

Nous avons emménagé dans la maison mitoyenne non meublée qui est au fond du cul-de-sac quand j'avais quatre ans et Luke sept. C'était en 1968. Maman avait vingt-quatre ans, et figurait sur la liste d'attente d'un logement social depuis quatre ans – depuis son retour de Londres avec Luke, un mois avant ma naissance. Il n'y avait pas de moquette sur l'escalier menant de la porte d'entrée aux deux chambres du premier, mais c'était propre et les peintures venaient d'être refaites. Est-ce maman qui a rafraîchi les peintures avant notre emménagement ? Il y avait même un jardin !

Avant que la maison ne soit attribuée à maman, nous habitions avec sa mère et son père dans un petit cottage le long de la ligne du chemin de fer. Pendant ces quatre premières années, maman et mamie ont dormi ensemble. Je devais dormir avec elles, au début. Puis Luke et moi avons partagé le même lit dans une autre chambre (je n'ai aucun souvenir du temps que nous avons passé là-bas, pour être honnête, sauf de Stevie, le garçon manqué en jean et aux cheveux noirs coupés court qui habitait à côté et voulait bien, parfois, que je joue avec elle). Pendant toutes ces années, mon grand-père Jim – un homme dur, bon, au visage de marbre qui portait sur la joue une large tache de vin et fut réformé de l'Artillerie royale un an après son rapatriement de la plage de Dunkerque – avait dormi sur un lit de fortune posé à même le sol de la cuisine.

Je sus seulement une trentaine d'années après sa mort que Jim n'avait jamais connu son père – un palefrenier qui louait une chambre dans la maison où habitait la mère de Jim avec ses parents.

Jim s'engagea dans l'Artillerie royale dès qu'il put. Il mentit sans doute sur son âge – les registres, ses documents de

démobilisation, prêtent à confusion – et avait à peine quinze ans quand il y entra. S’engagea-t-il au sein de l’artillerie à cause des chevaux ? Le jeune garçon dans sa tunique rêche, apprenant à laver et lustrer les chevaux. La transmission du sentiment d’appartenance et de besoin passant entre le garçon et le cheval.

Ce labeur faisait-il écho en lui à un souvenir ?

Il était si doux quand je l’ai connu, et mamie si gentille. Regardez, je vous ai apporté des animaux. De son grand sac à main noir, elle sort un ours polaire pour Luke et une otarie pour moi.

Près de la mer, tout est baigné de lumière. Luke ouvre de grands yeux pleins d’excitation. Il n’est jamais plus heureux qu’à l’approche des grands espaces.

Je sens le goût du sel et j’entends les mouettes.

La chaleur du soleil est tellement bienfaisante. C’est presque plus que je n’en peux supporter.

Je suis transporté par tout ce que je vois, c’est plus fort que moi : les traînées blanches des avions, la lune visible de jour. La toile d’araignée, semblable à un bijou ciselé, qui est suspendue entre les barreaux d’une grille. Au centre de la toile, l’araignée tachetée est énorme et terrifiante, si grosse que je me dis que je pourrais disparaître dans sa bouche noire qui remue.

Je cours vers une maison dont le jardin est plein de tournesols.

C’est la seule maison de la rue où poussent des tournesols. Ils sont grands, et des couronnes de fleurs jaunes flottent au-dessus de ma tête. Parfois, j’entends de la musique dans la maison et un matin une fille et un garçon – cheveux longs,

pieds nus, guère plus jeunes que maman – étaient assis dehors et lisaient en buvant du vin.

Un tournesol s'étire de tout son long vers la lumière. Je suis hypnotisé, me sens grand et petit en même temps. Je dis la première chose qui me passe par la tête :

Ha, regardez les tournesols !

Je tiens vraiment à ce que maman et Luke regardent le jardin et voient ce que je vois.

Maman m'appelle. Sa voix me ramène à ce qu'on attend de moi et à la façon dont je suis censé me comporter. Mon univers se reforme, et la place que j'y occupe, mon statut de benjamin, de bébé, me devient familier une fois de plus.

J'ai hâte de me baigner. À marée basse, Luke jouera au foot avec moi sur le sable mouillé. Il y aura des mares à explorer, pleines d'anémones rouge fraise et de crabes nageurs violets aux yeux rouges. D'étoiles de mer et de berniques. Un autre monde sous la surface de l'eau ridulée par la brise. Si c'est à marée haute, nous irons tout de suite nous baigner et passerons la matinée à surfer sur le ventre au sommet des vagues qui viennent s'écraser sur le littoral.

Je n'arrête pas de penser aux tournesols.

Quand je rattrape maman, elle me prend par la main et nous marchons vers la plage.

Plus que tout c'est de la joie que je veux mettre sur son visage, voilà pourquoi j'aimerais qu'elle regarde les tournesols.

Les policiers vivent dans des logements de fonction sur Churchdale Road.

Plus on approche de la plage, moins il y a de logements réservés, mais j'ai toujours l'impression qu'il y a un policier dans les parages.

Nous quittons la maison et prenons tous les trois Churchdale Road en direction du sud dans la fraîcheur du petit matin, le parfum du chèvrefeuille et des roses en provenance des jardins, et laissons les maisons de la police derrière nous. Pour aller à la plage, nous continuons jusqu'au coin de Seaside Road, près de la taverne Archery. C'est par Seaside Road que l'on entre et sort de la ville. Si on prend à droite, et qu'on va assez loin, on tombe sur le Regal, la salle de jeu, et sur le Painted Wagon près du centre-ville, où tous les petits durs qui habitent à l'est de la jetée traînent les soirs d'été, fumant et crachant par terre, attendant qu'il se passe quelque chose. Dans quelques années, Luke sera l'un des pires durs du coin. Pour ma part, je ferai seulement semblant d'en être un.

Je rêvasse devant les fleurs, raconte des histoires sur des choses que je n'ai pas faites. Je fais ça en sachant que ce n'est pas bien et me déteste pour cela, mais c'est plus fort que moi.

Je veux que les autres garçons m'aient bien parce que cela pourrait contredire ce que je sais à mon sujet. Que je ne vauds rien. Que c'est pour ça que mon père est parti. Sans moi, il n'aurait pas quitté maman et Luke, et ils seraient toujours heureux. Papa savait à quoi s'en tenir avec moi avant même ma naissance. Ça ne valait pas le coup de rester pour moi.

Près de l'endroit où nous traversons Seaside Road en direction de Channel View Road, se trouve la quincaillerie où je volerai un jour un gros et lourd couteau à grande lame crénelée et à poignée de caoutchouc noir qui colle à la main. Maman payait quelque chose dont elle avait besoin à la caisse et le type ne faisait pas attention à moi. Maman était mignonne et en ville, dans notre quartier en tout cas, tout le monde savait qu'elle était seule.

J'avais si peur de me faire prendre avec le couteau que j'avais volé – par un policier qui sortirait de chez lui en face de chez nous, rentrant sa chemise dans son pantalon tout en marchant, ouvrant notre portail et remontant la petite allée, respirant peut-être les roses de maman en attendant qu'on lui ouvre la porte – désolé pour maman parce qu'elle était jeune et jolie et cultivait de belles roses et ne méritait pas un fils comme moi – que j'ai jeté le couteau avant de me couper avec.

Il y a des palmiers dans Channel View Road. J'adore le doux murmure que font leurs hautes feuilles vertes effilées comme des plumes quand elles oscillent dans la brise marine. La brise a un parfum d'air du large qui me met toujours en joie. Tandis que nous approchons de la plage, je commence à vraiment sentir le goût du sel dans l'air, et j'entends le cri des innombrables mouettes, tournoyant en paraboles d'une blancheur de neige sur fond de ciel pâle.

Nous restons toujours à l'est de la jetée. Nous n'allons jamais en ville, sur les plages à touristes. Avant que la ville se développe, les plages où nous vivons faisaient partie d'un village de pêcheurs baptisé les Maisons de la Mer. Il y a toujours une petite flotte de pêcheurs, j'entends le constant tintement mélodieux du grément des bateaux, et sens l'odeur pénétrante des poissonneries.

J'adore le bruit des galets sous mes pieds. Les rayons du soleil sur l'eau à perte de vue me mettent en arrêt, ça et le trou noir que je sens grossir en moi, dans la lumière diffuse.

Nous cherchons une bonne place pour étaler la couverture. La plage à cette heure matinale est presque déserte, mais maman est préoccupée par le brai des bateaux et les crottes de chiens. Luke trouve un endroit propre près du brise-lames

en bois. Plus tard, nous monterons dessus pour plonger. Luke passera devant pour vérifier que je ne risque rien. L'étroite poutre sous mes pieds sera glissante à cause des algues vertes, la chaleur du soleil mordante entre mes omoplates. Le dos de Luke est bruni à cet endroit, sa tête mouillée est lisse. Je m'engouffre dans la brèche que mon frère ouvre dans l'eau.

Une part de moi voudrait que la journée soit déjà finie. J'adore rentrer à la maison dans la lumière déclinante, avec l'odeur du soleil et du sel sur ma peau comme si la plage m'avait façonné. Il faut que j'arrive à la fin de la journée sans que personne soit malheureux. Que je rentre à la maison sans avoir rien fait qui m'inspire de la honte et sans avoir mis maman en colère.

Cette couverture, c'est ma maison de plage. Au-delà, l'étendue de galets en pente douce, la fraîcheur du sable argileux de la côte, l'écume des vagues et la mer à perte de vue, tout n'est qu'espace libre, immuable présence, qu'il ne tient qu'à moi d'explorer. Je suis un concentré de soleil qui glisse entre mare rocheuse, sable et eau, la douceur de l'éternelle succession des vagues bruissant à mes oreilles.

Le lever et le coucher du soleil modifient la couleur du ciel : le rose fragile du matin se change en or martelé, puis en bleu pâle presque diaphane. D'autres traînées blanches apparaissent dans le ciel comme autant de déchirures, avant de s'étaler en douceur puis, lentement, de s'effacer.

Nous mangeons enveloppés dans nos serviettes. À la fois transis et réchauffés après le bain, la peau adoucie par le sel, les cheveux ruisselant d'eau de mer. Nous parlons peu, observons le champ d'eau argentée à perte de vue, constellé de points de lumière qui montent lentement à la crête d'une lame, descendent lentement à son creux. Maman et Luke me font un

## PÈRES ET FILS

sourire que je leur retourne en montrant toutes mes dents (le ballon de foot noir et blanc entre les jambes de mon frère).

Plus tard, le plus tard possible, nous quitterons la plage sous le ciel qui vire au violet, tandis que la mer s'assombrit derrière nous.



*Eastbourne, Sussex de l'Est, 1971*

Un grand monsieur bronzé dort seul dans le lit de maman. Ses cheveux se déploient en éventail sur l'oreiller. Sur une affiche accrochée au mur de maman, Butch Cassidy et le Kid le regardent dormir. Je m'agrippe à la poignée et à l'encadrement de la porte pour me glisser sans faire de bruit dans la chambre. Le monsieur dans le lit de maman ressemble beaucoup au Kid. Comme celles du Kid, les rouflaquettes et la moustache très fournies du monsieur sont plus sombres que ses cheveux blonds – presque rousses. Ses épaules brunies sont parsemées de taches de rousseur, comme celles de Luke, et comme les miennes.

Un matin d'été, ou le week-end. En tout cas, je n'ai pas école. Il fait soleil. Je cours dans la chambre de maman pour savoir si on peut aller à la plage, mais elle n'est pas là. Quand je vois le monsieur dans le lit, j'ai envie de me blottir contre lui.

Aurais-je échangé ma vie contre celle d'un autre garçon ? Figés dans la lumière suave, Butch et le Kid me sourient. Ils sont fidèles à eux-mêmes, armés, couverts de poussière, cool, mais il y a sans doute des tas de gens qui ont la même affiche, y compris dans cette ville. Il est vrai que la chambre de

maman est la pièce la plus mystérieuse de la maison, la moins familière. Je suis dans toutes les autres pièces, à longueur de temps, Luke aussi. Maman essaie toujours de nous réduire au silence, mais l'inexorable progression de notre chahut à travers la maison est sans limites. Nous remplissons l'endroit de nos personnalités en devenir, de notre irréfutable adolescence. La chambre de maman est sa création personnelle, où ses fils ont interdiction de traîner. Par le mystère qui en émane, je sais qu'elle n'appartient qu'à elle.

N'empêche, un monsieur dans le lit de maman, endormi le matin comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Il n'y avait encore jamais eu d'homme dans son lit. Maman s'occupait trop de nous et travaillait trop dur pour tomber amoureuse. Je l'entends préparer le petit déjeuner à la cuisine, fredonner sur le petit air de musique pop qui monte de sa radio. C'est super qu'elle soit heureuse. Je dévisage le monsieur. Il a de longs cils. Il est grand. C'est la première fois que je suis si près d'un homme. Il respire doucement, l'air serein, comme s'il était chez lui. L'endroit où je me tiens est baigné de lumière. J'en reste muet. J'ai un seul mot en tête, mais je n'arrive pas à le prononcer.

Je ne sais jamais comment me comporter en compagnie d'un homme. Une fois par an, environ, le parrain de Luke nous rend visite avec sa femme et son fils. Gough était le meilleur ami de mon père, mais je ne crois pas qu'ils continuent à se voir. Gough est marié à une Espagnole, Alejandra, et ils habitent Madrid. Leur fils, Mark, a le même âge que moi. Un garçon pâle et taiseux, au halo de longs cheveux blonds, assis à côté de son père. Mark pense qu'il vaut mieux que nous. Il ne me plaît pas.

Gough a la peau mate, il est trapu et costaud. Barbe, cheveux noirs. Il est ceinture noire de karaté, un jour il a même offert à Luke un Polaroid de lui en position de combat sur un toit-terrasse en terre cuite – celui de son appartement, j’imagine – sous un ciel bleu de Méditerranée. Je fais tout ce que je peux pour qu’il me remarque et m’apprécie, mais la plupart du temps, Gough ne manifeste qu’indifférence à mon égard. Je suis jaloux de Luke.

J’ignore où est mon père. Jason... même ce nom ne m’évoque rien. Je me demande si j’ai des demi-frères ou des demi-sœurs quelque part. Le mystère des liens de sang, la possibilité qu’il y ait des êtres vivants qui ont la même tête que moi, voire la même personnalité, mais que je ne connaîtrai ou ne rencontrerai jamais. Admettons qu’il ait un autre fils – c’est presque comme si c’était moi dans un autre monde, ce garçon. Mon père l’a-t-il aimé ? Et pourquoi a-t-il choisi d’être avec lui, plutôt qu’avec moi ? Papa n’existe pas, mais ma vie est pleine de moments où je pense à lui.

Je n’ai aucune information qui me permette de le retrouver, ce dont je rêve constamment. Viv, l’amie de maman, sa fille Sally, une blondinette, et leur carlin Apollon viennent parfois nous rendre visite – le chien halète en remontant l’allée. Viv arrive comme sur un nuage. Elle est une déflagration bienvenue de bruit et de glamour. Viv habite seule, elle aussi, mais semble s’en contenter. Maman rit plus que de coutume quand Viv est là, et va parfois jusqu’à boire un verre et fumer une cigarette. Elles nous accompagnent quelquefois à la plage. J’aime voir Sally en maillot de bain. Les cheveux blonds sur ses bras caramel. Quand Viv passe nous voir, il arrive que maman parle de Jason, et que je m’assoie sans un bruit pour

ne pas me faire remarquer. Il n'y en a que pour sa faiblesse. En son absence, c'est sa superficialité qui ressort et s'ancre en moi. Il vivait d'air et de charme, dit maman.

Je dévisage tous les hommes. Tous les hommes que je croise pourraient être lui. J'ai peur qu'on ne se croise sans le savoir. Si je le rate, l'occasion ne se représentera peut-être plus jamais.

Je rêve que je le retrouve. Qu'il m'est rendu. La seule chose qui serait encore mieux que de le retrouver serait qu'il vienne me chercher. Qu'il me soulève et m'assoie sur ses épaules.

Je déteste mon père et je l'aime, et s'il revient me chercher je lui prendrai la main et le suivrai sans hésiter.

Le monsieur du lit pousse un léger soupir mais ne bouge pas. Réveille-toi, je me dis, réveille-toi.

On était allés voir *Butch Cassidy et le Kid* pour mon anniversaire quelques semaines auparavant (ou était-ce pour l'anniversaire de Luke ?). J'aimais bien l'idée que Butch et le Kid soient des durs à cuire hors la loi, mais que tout le monde les adore, et qu'il fasse toujours soleil où qu'ils soient. Je voulais vivre dans leur monde et être comme eux. Je me disais que mon père ressemblait peut-être au Kid.

Quand on jouait à Butch et au Kid, Luke était toujours Butch parce que c'est lui qui choisissait, mais j'aurais choisi le Kid de toute façon. Le Kid en jetait dans sa manière de s'habiller – sur l'affiche de maman, il porte un costume noir et un chapeau noir à large bord, un gilet de cuir et une chemise ouverte. La poussière sur le costume prouve que c'est un vrai de vrai – il n'a pas peur de se salir, mais ça ne l'empêche pas d'avoir de l'allure. Il trace sa route en ce monde grâce à l'agilité de sa main et à un colt. L'élégance de sa posture repose

entièrement sur le défi, la poussière et la réalité. Il suffit que les autres hommes le regardent pour qu'ils jettent leurs armes. La fille du film ressemblait à maman.

Luke pouvait me faire pleurer quand il me disait que Butch s'en sort mais que le Kid meurt à la fin. Je savais que c'était pas vrai – ils meurent tous les deux ou s'en sortent tous les deux, mais Luke pouvait me faire croire n'importe quoi. C'est vers cette époque que j'ai commencé à raconter autour de moi que j'étais américain. Aux garçons qui me tapaient et m'insultaient. Debout, espèce de bâtard.

Je crachais du sang dans la poussière, levais les yeux sur le cercle de visages hideux et leur disais que mon père viendrait bientôt me chercher. Mon père m'aiderait et me dirait quoi faire, pour remplir de lumière le trou noir à l'intérieur de moi. J'irais vivre en Amérique avec lui et on ferait du cheval.

Je reste planté encore quelques secondes à observer le monsieur qui ressemble au Kid, puis je descends chercher maman et Luke en courant.

Le Kid nous a conduits par la route côtière vers l'ouest de la vallée de Cuckmere. Nous avons fait le trajet dans un lavis de lumière du Sud qui baignait la voiture, semblant repousser et dépasser le bord du monde. La route sinueuse, plate puis s'élevant et retombant dans le scintillement de verdoyantes collines. Au sud, la mer brillait comme du fer-blanc estampé.

On devait être beaux dans cette voiture. Une jeune famille séduisante et bronzée. Le grand jeune homme sûr de lui au volant. La jolie brune à ses côtés. Deux garçons mignons

comme tout à l'arrière. Ne manquait plus que le chien, un labrador sable qui passerait la tête par la fenêtre, pour parfaire le tableau. Les gens se seraient dit : Je veux faire partie de cette famille. J'aimais bien l'idée qu'on nous regarde passer, mais sur cette route, il n'y avait personne.

Luke était détaché. Il gardait ses distances. À cause de ce détachement, l'homme s'est adressé à Luke d'égal à égal. C'est ce que font toujours les hommes.

N'importe quelle voiture m'aurait donné l'impression d'aller vite. Si j'étais déjà monté dans une voiture avant, je n'en ai gardé aucun souvenir – mais je suis sûr que la voiture rouge était une voiture de sport, et que le Kid conduisait vite, et a continué à rouler vite tout en riant avec maman jusqu'à ce que je lui demande de s'arrêter parce que j'avais envie de vomir.

J'ai vomi avant. J'ai vomi comme un chiot vomit ou fait pipi, d'excitation. Je n'ai pas pu attendre qu'il arrête la voiture. Quand il s'est arrêté, près de la plage, maman m'a déshabillé et enroulé dans la vieille couverture grise de son papa. Luke et le Kid ont traversé la route jusqu'à la plage où ils ont lancé des cailloux dans la mer.

*Eastbourne, Sussex de l'Est, 1975*

Prêt ? demande Luke.

De si haut, je vois jusqu'à Beachy Head. Les falaises de craie sont de lointains blocs aux nuances pêche dans la lumière de l'après-midi. Je domine les plages de touristes, les jardins de front de mer saturés de fleurs et les hôtels blancs. Les foules estivales remplissent les plages et la promenade en surplomb. Une mouette d'une taille impressionnante plane devant moi et semble me regarder. D'autres montent en spirale dans les thermiques. Le garde-fou est froid contre mon dos. J'appuie si fort mes talons nus contre le bord de la jetée que je sens les marques faites sur ma peau par les irrégularités du béton. Mes orteils dépassent du bord. Je m'adosse contre le garde-fou. Il n'y a rien qu'un espace vide baigné de soleil devant moi.

Nous sommes à marée haute, et tout le long de la jetée, il y a des enfants – des garçons pour la plupart, mais aussi quelques filles – qui plongent et sautent à la mer. Des gamins du coin – on nous reconnaît à notre bronzage. Il y a Gary Angelino – sans son skate – et sa tête de singe à boucles blondes, il saute en poussant un cri et disparaît dans l'eau.

Le ciel est plein d'enfants qui tombent et d'oiseaux blancs.

Loin en dessous de moi, la mer lèche les pilotis. Luke estime qu'on saute d'au moins vingt mètres de haut. J'ai la chair de poule sur les bras et la poitrine mais je n'en vois pas sur la peau soyeuse et brunie de Luke.

D'autres mouettes passent devant moi. Air chaud ou pas, je frissonne.

Qu'y a-t-il au-delà de l'horizon incurvé ?

Luke me regarde. Son visage hâlé moucheté de rousseurs. Il a treize ans – en aura quatorze à la fin du mois. Je viens d'avoir onze ans. C'est à cette période de l'année – juste après mon anniversaire en mai et avant celui de Luke en juillet – que je me sens le plus proche de lui. Je suis déjà aussi grand que lui et je sais que bientôt je le dépasserai, mais dans ma tête, il est toujours plus grand que moi.

Tu l'as déjà fait. Non ?

On est pieds nus, nos jeans taillés en shorts, les cheveux jusqu'aux épaules.

Un tas de fois. C'est ce que tu as dit à Gaz.

J'ai oublié à quoi ressemblait la voix de mon frère avant qu'elle se brise.

Oui, je l'ai déjà fait.

Vas-y, alors.

C'est Luke, le fils que Jason a abandonné. Moi, il ne m'a pas abandonné, je n'existais pas. Secrètement, j'ai toujours peur qu'un jour mon frère ne me reproche le départ de papa. Luke ne dit jamais ce qu'il ressent (et comme il a les dents du haut en avant, on dirait toujours qu'il se retient de dire ce qu'il pense). Plus une chose est importante à ses yeux, moins il y a de chances qu'il en parle. Papa, on n'en parle jamais. Peut-être parce qu'on n'en a pas besoin. Luke est le seul qui sache



ce que je ressens. Il ne se plaint jamais de devoir me garder quand maman est au travail. À la maison, après, il me laisse m'allonger tête posée sur ses genoux quand on regarde la télé.

Mais le plus souvent, je veux simplement être comme lui. Je veux faire ce qu'il fait.

Les gamins qui sont déjà dans l'eau lèvent la tête vers ceux d'entre nous restés sur le parapet, ils crient et font des gestes obscènes. Mon cœur tambourine si fort que je n'entends pas ce qu'ils disent. Autour de nous sur le parapet d'autres gamins sautent, sombres formes qui tombent sur fond de ciel pâle. Ils s'écrasent dans l'eau tout en bas. Chaque point d'impact se change en gerbe d'eau. Un certain Donny fait un plat sur le dos et pousse un cri, les autres se moquent de lui. Steve, un garçon aux grandes oreilles avec qui je vais à l'école et joue au foot, jette une chambre à air noire géante par-dessus bord et saute dans la foulée. Si je ne saute pas tout le monde le saura. Luke comprendra, mais ça lui mettra la honte.

Luke me sourit. Il est fou de joie – pour sa vie, pour ce moment, cet acte partagé et enseigné. Son sourire transforme son visage si souvent sur le qui-vive. Le visage d'un garçon qui a un plan secret dont il ne dira rien.

Réfléchis pas, dit-il, saute. Garde les pieds joints pour que tes couilles s'écrasent pas dans l'eau.

C'était avant que la police ne commence à passer à la maison le soir pour lui dire un mot. Quand il n'était pas rentré et que son lit était vide, j'avais peur qu'il ne se soit fait embarquer. Qui s'occuperait de moi, après ?

Je guettais le bruit du portail. Si je m'endormais sans l'avoir entendu s'ouvrir, je savais qu'à mon réveil Luke serait au lit. On savait tous les deux comment ouvrir le portail sans faire de bruit. Si j'entendais le bruit du portail tard le soir, si l'ouverture du portail me réveillait, je savais que c'était la police.

La deuxième fois que je me suis fait arrêter – Luke était en Inde – un policier en uniforme épais qui puait la sueur m'a dit : Tu serais pas le frère de Luke ? Quand j'ai répondu oui, il a eu l'air content de lui. Les murs de la cellule étaient peints dans le même gris que celui de la couverture du châlit. Un millier de garçons avaient gravé leur prénom sur le mur. J'ai cherché celui de Luke, mais il n'y était pas.

Je me souviens des yeux brillants de Luke à son retour d'Inde, la première fois. M'a-t-il parlé de la Vallée des Fleurs Himalayenne ? (Une étendue sans fin de champs de pavot et d'orchidées, d'abeilles sauvages et de nuées de papillons.)

Je saute une fraction de seconde après Luke. Avec son grand sourire épanoui, ses cheveux éclaircis par le soleil et sa peau de miel, c'est une lumière qui tombe dans la lumière.

Je tombe, moi aussi, mais ça fait rien parce que Luke est avec moi.

*Eastbourne, Sussex de l'Est, 1977*

Pete était déjà tatoué à quatorze ans. Pendant que le reste d'entre nous se faisait des marques au cutter, ou des tatouages à l'encre de Chine, Pete était allé dans un vrai salon à Croydon, où habitait sa grand-mère.

Un tatoueur qui s'appelait Ian Frost lui avait dessiné le traditionnel aigle et une panthère noire, sur les avant-bras, en grand et en couleurs. « Frostie » Frost était connu pour ses panthères noires et ses aigles. Les contours étaient appuyés et les couleurs vives. L'aigle descendait en piqué toutes serres dehors. La panthère était une masse noire de muscles et de puissance. Frostie avait tatoué des stries rouges qui partaient des griffes de la panthère, comme si le grand félin tailladait le bras de Pete.

Les tatouages étaient synonymes d'obscénité et de crime. Les marins, les motards, les délinquants des maisons de redressement se faisaient tatouer. Les auteurs de troubles en tous genres. Ce que je préférais dans les tatouages, c'était la dureté qu'ils semblaient conférer aux garçons qui en portaient. Je traînais à la salle de jeu et j'observais les petits durs. Je me perçais les oreilles. Me gravais au cutter des crucifix sur les bras. Je fumais.

J'oublie à quel point les tatouages nous étaient familiers. Grand-père avait un tatouage de l'artillerie, bleu et délavé. Hilary, le grand et gentil motard qui vivait à côté de chez nous avec sa maman et son papa, était recouvert de tatouages de poignards et de têtes de mort.

Je ne vois pas les tatouages de Pete, là où il est. C'est le crépuscule, il est devant le Rose and Crown, et il y a dans son dos les traînées flamboyantes qui précèdent la tombée de la nuit et font de son imposante silhouette une masse sombre et floue. Quelle que soit la lumière, il a l'air plus âgé que l'enfant qu'il est réellement. Je suis face au pub, une cigarette éteinte aux lèvres. Le pub, voilà ce que je vois.

Déjà les étourneaux ont disparu du ciel. Bientôt le crépuscule se changera en obscurité, et nous serons vendredi soir.

Comme moi, Pete a un grand frère. Je ne sais pas si c'est pour ça qu'on veut sortir là où vont nos frères le vendredi soir. J'imagine que la soirée est comme la plage, un espace de liberté où l'on peut faire et être ce que l'on veut.

Le vendredi soir on picole, on se bat et on lève des filles. On a entendu tellement d'histoires, maintenant on veut les vivre par nous-mêmes.

Je sens le poids de la cigarette éteinte à mes lèvres. C'est un certain Spike qui m'a donné ma première clope quand j'avais onze ans. Spike, avec ses cicatrices d'acné et sa coupe à ras, se pointait bourré à l'école, était bagarreur, et a fini par se faire exclure à seize ans. Il avait toujours un tas de clopes sur lui qu'il distribuait aux mecs qui étaient preneurs. Spike s'est suicidé à dix-huit ans. En fait, son père le violait depuis des années. J'imagine que c'est son père qui lui filait toutes ces clopes. Peut-être Spike était-il censé ramener d'autres garçons là où il habitait avec son père.

C'est Spike qui m'a montré les trois K dissimulés dans le design du paquet, preuve que le Ku Klux Klan possédait Marlboro. C'est aussi Spike qui m'a montré comment tirer soigneusement sur l'emballage de cellophane à la base du paquet, faire un trou dedans avec la clope et souffler la fumée par le trou. Quand Spike tapotait doucement la cellophane et que des petits ronds de fumée en sortaient, je trouvais ça cool.

Quand on est jeune, on n'imagine pas qu'un gamin comme Spike est comme ça à cause de ce qu'un adulte lui a fait. On se dit juste qu'il est comme ça.

Je retire la clope de ma bouche, l'y remets, et l'allume. Je me penche et j'allume aussi celle de Pete. De près, je vois ses yeux gris acier.

Prêt ? demande Pete.

Je portais un débardeur Three Star moulant mais froncé à la taille, sous une veste en jean Falmer. Un pantalon montant bleu foncé à trois boutons, largement évasé – qui me moulait bien le cul. Un long dégradé de cheveux roux me tombait sur les épaules.

Après le bain, je m'étais séché les cheveux à la serviette, puis j'avais utilisé le sèche-cheveux de maman pour leur donner le parfait look crinière au vent. J'avais rapporté le miroir en pied de maman dans la chambre où Luke et moi dormions ensemble et j'étais longuement resté planté devant. J'avais dit à maman que j'allais voir des copains mais je sais qu'elle a cru que j'avais rencard avec une fille.

Pete était habillé à peu près comme moi. Il portait sa veste en jean à la main pour qu'on voie ses tatouages. Je me disais qu'on ressemblait à deux prolos – des apprentis, peut-être – qui se seraient mis sur leur trente et un pour passer du bon temps un vendredi soir.

Le détail le plus important de ma tenue était la paire de chaussures à semelles compensées de Luke. Je mesurais déjà 1 mètre 60 et les chaussures me faisaient gagner sept bons centimètres.

J'ai oublié ce qu'il m'a fallu donner ou promettre à Luke pour qu'il me les prête. Peut-être rien, vu qu'il ne les mettait déjà plus. Le mois précédent, en avril 77, les Clash avaient sorti leur premier album. Luke se coiffait façon doigts dans la prise. Treillis, T-shirt déchiré et Doc Martens. J'étais trop préoccupé pour voir que le monde avait changé, que rien ne serait plus jamais comme avant.

La porte du pub est entrouverte. Passé le seuil, les lames du plancher et le lambris du bar dessinent de sombres formes géométriques. Par terre, un grand cendrier Cinzano plein d'eau. L'eau diffuse un rayonnement lunaire sur le rond de plastique blanc imprimé du cendrier et la sombre étendue de sol.

Des alcools de diverses couleurs semblent pulser dans leurs bouteilles. À la périphérie de mon champ de vision, une moitié d'homme est assise sur une moitié de tabouret rouge. Il porte une moitié de veste à carreaux. Il y a une plume dans le ruban du chapeau vert élimé qu'il a posé sur le bar.

Jetant nos cigarettes par terre et soufflant notre fumée, nous franchissons lentement la porte ouverte du pub. La lumière est entièrement dans notre dos, maintenant. Le pub est frais et silencieux.

L'homme à la veste à carreaux est le seul buveur. Pete a choisi le Rose and Crown parce qu'il n'est pas près du front de mer, et qu'il n'est pas en ville. Il est dans une rue calme qui s'appelle Langney Road. L'homme au bar boit un alcool ambré dans un verre rond et lit le résultat des courses dans l'*Evening Argus*. Distraitement, ses doigts jouent avec la plume

usée de son chapeau. Il ne lève pas les yeux. Il y a dans chaque ville des hommes buvant seuls dont la jeunesse et le feu firent jadis d'eux des princes.

Le barman était un vieux Teddy Boy. La banane grise mais toujours bien fournie. Gominée et ramenée en arrière. Rouflaquettes rectangulaires. Yeux bleu pâle. Chemise blanche aux manches retroussées sur ses coudes pâles. Tatouages bleus estompés. Cravate et pince à cravate à l'effigie d'une brasserie. Il pose sa cigarette dans le cendrier. Une grosse gourmette à son poignet droit cliquette contre le bar.

Oui, les garçons, dit-il.

Light et brune s'il vous plaît, je dis.

Light et brune – trois quarts de pinte de Harvey's Sussex Best Bitter avec une bouteille de light, ou de blonde –, c'était la boisson préférée de mon grand-père. Je me suis dit que ça me ferait paraître plus âgé – comme si je savais de quoi je parlais.

La même chose, dit Pete.

On a emporté nos bières à la table à côté de la porte.

Pete a sorti ses clopes et m'en a filé une. J'ai allumé la mienne et la sienne. J'ai versé la bière light en inclinant mon verre, pour qu'elle ne mousse pas. Je me souviens de l'éclat de rubis chatoyant qu'était la bière dans mon verre.

J'ai bu une gorgée, puis une autre.

La colère en moi était permanente, et je n'aurais jamais pensé pouvoir éprouver autre chose.

La colère était un monstre qui vivait en moi, se nourrissait de l'absence.

Mon père ne voulait pas de moi parce que j'étais une merde.

Boire fit disparaître le monstre. Dès la première gorgée. Je n'arrivais pas à y croire. Cela me protégera de ce que j'éprouve.

J'ai regardé mon verre, admirant le scintillement de la bière qu'il contenait, puis je l'ai levé pour boire une nouvelle gorgée. Une autre lueur dans les ténèbres. C'était génial.

C'est génial, putain, je dis.

Calmos, dit Pete.

C'était quoi son problème ? Il pigeait pas ?

J'ai éclaté de rire.

Qu'est-ce qui te prend ? m'a demandé Pete.

Rien, j'ai dit, sans cesser de rire. J'étais tellement fasciné par la dureté des tatouages de Pete que je n'avais même pas remarqué à quel point ils étaient beaux.

J'étais détendu. Soulagé d'un poids. Quelque chose de nouveau venait de commencer.



*Eastbourne, Sussex de l'Est, 1979*

Ponyboy Curtis émerge de l'obscurité d'une salle de ciné dans le soleil éclatant d'un après-midi américain. Vieux sweat bleu marine aux manches coupées, jean et baskets. Longs cheveux roux gominés, coiffés en arrière. Tandis qu'il pense à Paul Newman et se dit qu'il faut rentrer chez lui, Ponyboy quitte la page, emportant un morceau de mon cœur d'adolescent avec lui.

Tierney dort. Ses cheveux blancs comme la toison d'un agneau sont encore assombris par la sueur, à la racine. De quoi rêve-t-elle ? Il fait chaud dans la chambre imprégnée de notre odeur. Le lit de Luke est vide. Je relis la fin d'*Outsiders*. Ponyboy a du mal à écrire son histoire parce qu'il n'en a jamais lu avant qui parle de garçons comme lui – de petites frappes, de prolos blancs.

*Eh, Ponyboy, attends !*

Tierney bâille et s'étire à côté de moi. Son T-shirt remonte, découvrant son ventre, sa culotte et la douce toison dessous. Elle ouvre ses yeux gris.

Faut vraiment que je rentre, dit-elle de sa voix grave.  
Je croyais que tu dormais.

*Il faut que je rentre, dit Ponyboy, Darry va me tuer si je suis encore en retard.*

Ça veut dire quoi que je veuille être lui ? Comment le personnage d'un livre peut-il prendre une telle réalité, être mon meilleur ami ?

Oui, je dormais, dit Tierney, pourquoi tu m'as pas réveillée ?

*Ton frère ne te déteste pas, Pony, il s'inquiète pour toi, voilà tout. J'aimerais bien pouvoir discuter encore un peu – j'ai un truc à te dire.*

Aïe ! Putain, Tierney !

Pourquoi tu m'as pas réveillée ?

Je sais pas.

Sur la plage, ce sont les fragments de filles qui nous tuent. Les bretelles de bikini. La petite flaque de sueur et de crème solaire au creux d'un dos cambré. Le sable et les morceaux de coquillages collés à des corps chauds. Il y a une telle abondance de peau ferme et bronzée à proximité de mes mains et de ma bouche que ça fait mal. Les filles marquent mon esprit au fer rouge.

La peau de Tierney a la couleur du lait, même en été. C'est la blancheur de son teint qui me rend dingue. Tierney ne raffole pas de la plage, sauf le soir quand on n'a nulle part ailleurs où être ensemble. Je brûle, me dit-elle, se pinçant la peau de la cuisse pour la faire rougir. Comme ça.

Tierney est une solitaire, comme moi. Une rêveuse aux longues jambes, souvent triste, en T-shirt clair et mini-jupe vaporeuse à frous-frous – la jupe par terre à côté du lit, avec le sac dans lequel elle met ses carnets à dessin et ses crayons. Elle a les cheveux longs, et ça lui va tellement bien qu'elle en est gênée. Parfois elle se les frise pour qu'ils paraissent plus épais. Ce soir, ses cheveux sont une explosion de mèches blanches en zigzag. Il y a une adorable bosse sur l'arête de son nez qui donne l'impression qu'il est cassé. Ses lèvres pâles sont parfois gercées.

Elle prend soin de moi quand je suis bourré et que je pique une crise parce qu'il faut que je pige un truc de toute urgence, sans savoir quoi. Je ne sais pas ce que je lui apporte.

Pourquoi t'es en pétard contre ta mère ?

Chuis pas en pétard.

Bien sûr que si. Et ça me met en pétard, moi aussi.

Je savais que ce que disait Tierney était vrai, mais jusqu'à ce qu'elle le dise, je ne savais pas que je l'étais ni pourquoi. Au fond de mon cœur j'aimais maman tout le temps.

Je parle à Tierney du trou noir et du monstre qui vit dedans.

T'as de la chance, dit-elle. Si seulement mon père n'était pas là.

Tierney me prend le livre des mains et se met à le feuilleter.

Ça parle de quoi ?

Tierney me repousse.

Arrête de m'embrasser et réponds, dit-elle.

Je continue de l'embrasser partout. J'appuie mon visage sur sa culotte. Souffle de l'air chaud sur sa toison.

Elle me tape en riant. Je l'embrasse sur la bouche. Elle a le goût du baume à lèvres à la fraise et de moi.

Réponds !